

artiste hors de pair, la retraite d'un chef d'orchestre inégalable comme M. Dupont, des solennités comme celles de premières représentations célèbres. Mais, en bonne justice, comment avoir toujours en cage des oiseaux rares à exhiber et dans son garde-manger toujours des gibiers de choix à servir? Un bon ordinaire n'est pas à dédaigner et il faudrait savoir s'en contenter sans tant maugréer, en attendant les occasions qui arrivent inévitablement quand il y a patience et sympathie, l'imprévu ne chômant jamais.

Certes, quand on a été à l'Opéra de Paris, on revient disposé à plus d'indulgence. Telle qu'elle se comporte, notre grande scène lyrique vaut, certes, au moins celle-là. La tenue générale est même mieux amalgamée. Or, quand on a la chance d'un ensemble sans disparate, c'est déjà beaucoup en cette difficile matière aux facteurs si nombreux, si périlleux et si fluctuants.

Ainsi, voyez *Sigurd*. L'opéra est bon, très beau en certaines parties, démodé en d'autres, mais souffrant surtout du redoutable voisinage de *la Walkyrie* wagnérienne. La mise en scène est soignée, mais s'affaïsse au fantôme des pompeuses représentations de Bayreuth. L'orchestre, forcé à des études rapides (car il faut nourrir le répertoire), s'il n'est pas merveilleux dans son exécution, va gaillardement et ne flanche pas. M^{lle} Tanési a une voix belle et pure, mais le souvenir de M^{me} Caron lui fait tort. M. Cossira est un ténor comme on en rencontre peu, un véritable haut-contre d'une grande pureté mélodieuse, dont les notes élevées surtout sont charmantes et délicates, d'une sonorité musicale fine et séduisante, mais il n'a pas la vigueur de son qu'on souhaiterait au soldat qui part casqué et cuirassé pour conquérir Brunchilde à travers rocs et bois. M. Seguin a sa voix puissante, son jeu bellement scénique, mais nasille un peu. M^{lle} Lejeune... mais. M^{lle} Wolf... mais. Les choristes... mais. Le ballet... mais. La salle... mais. Bref, quand on se met à procéder par examen analytique du pour et du contre, il arrive fatalement que, selon le caractère, les tendances, les antipathies, les rancunes, les intérêts, l'humeur, on peut, sans embarras, tout démolir ou tout exalter, tout louer ou tout bousculer.

Est-ce bien sage? Est-ce bien équitable? Nous avouons que jeudi dernier à *Sigurd*, malgré nos souvenirs (car nous fûmes de la première et nous eûmes alors de vives et inoubliables admirations) nous avons passé une agréable et reposante soirée. L'œuvre nous a paru interprétée avec conscience et charme. La chambrée était brillante et il eût fallu peu de chose pour que le public se montrât sincèrement satisfait. Mais... puisqu'il est convenu qu'on doit tenir rigueur à MM. Stoumon et Calabrézi!

Première prédication d'art (1).

Quand j'eus l'occasion de m'entretenir de la mission que j'allais accomplir devant vous, Mesdemoiselles, Messieurs, avec le maître romancier — Camille Lemonnier — dont l'opiniâtre courage et volonté de triompher quand même de tant d'indifférence m'exhorta à ne pas faiblir, il *sacra* ma tâche en prononçant ces paroles qui vous désignaient : « *Il faut les évangéliser!* »

Le mot est grave des difficultés incluses en la pensée de tout apostolat et des résistances que provoque toute prédication de doctrine nouvelle. Et celle que je veux prêcher devant vous pour

(1) D'une série de trois, tenues en le grand auditoire de l'Académie royale d'Anvers.

être vieille — aussi vieille que l'art lui-même — peut sembler neuve aujourd'hui, tant elle est oubliée.

D'autre part, l'anxiété que m'inspire le départ dans la vie que vous allez effectuer accentuera encore ce début de nos causeries d'une quasi-gravité solennelle. Car, en somme, ce n'est pas interpréter arbitrairement nos rôles respectifs — quoique un peu banalement — d'affirmer que je suis celui qui a accompli le voyage et vous ceux qui appareillent vers les mêmes terres que j'ai visitées.

La tristesse de les avoir reconnues très ingrates, d'avoir vu les plus grands d'entre nous infiniment pauvres et délaissés voilera d'amertume bien des paroles que j'aurai l'occasion de vous dire.

Vous êtes les émigrants qui partirez demain pour conquérir la gloire et la subsistance et moi, celui qu'on a choisi pour appeler votre attention sur les dangers qui vous menacent et sur les moyens de vous prémunir.

Dès lors, aucune considération sentimentale ne nous empêchera de parler, aucun scrupule ne nous arrêtera d'avoir troublé vos âmes ingénument confiantes. Le baptême dans l'eau glacée des réalités est rédempteur ou mortel et l'éducation spartiate que nous entrevoyons pour l'artiste ne peut être que profitable à l'art.

Les chemins seront moins encombrés pour ceux dont la vigueur garantit les tentatives et que la Paix soit aux morts!

Il y a quelque six ou sept ans, je travaillais ici dans les mêmes conditions que vous tous, soutenu par les mêmes espérances. Les conditions de mon départ auront été identiques aux vôtres : un même bagage de choses apprises; une même dose d'ambition et un égal besoin de lutter pour la vie.

Aujourd'hui que c'est le premier stade de mon voyage et qu'il m'est donné de clamer ce que ma conscience d'homme ne pourrait vous cacher plus longtemps sans crime, je confesse que le départ dans de pareilles conditions est imprévoyant, que le bagage est insuffisant et que la vie, la vie matérielle vous guette; que la misère, que vous croyez candidement pouvoir vaincre au moyen du bel enthousiasme qui vous enflamme et des purs pensers d'art qui vous ennoblissent, est une noire suceuse qui se nourrira de votre chair d'autant plus qu'elle est belle et que l'auréole d'art qui vous marque vous signale à son vorace appétit.

Mais vraiment j'ai lieu de craindre que malgré tout ce que je vous en dirai, ces dangers ne vous paraissent imaginaires et que le fait de présenter au public de bons tableaux, de bonnes statues vous paraitra suffisant pour conquérir le pain et la gloire.

Il me reste à vous démontrer que l'espoir en des facultés limitées si *strictement est excessif* et que l'évolution des idées et les conditions de la vie sociale ne s'accroissent plus *uniquement* du tableau et de la statue. C'est folie de s'en remettre à eux seuls pour pourvoir à notre existence matérielle autant que c'est aveuglement de croire qu'ils satisfont à tous les besoins d'art de notre époque.

Ce qui régit le monde, c'est la *conquête du pain*; et vraiment mon cœur a mal d'avoir découvert *ceci*: que tous, vous auriez du génie rien ne vous empêchera d'être voués à la misère. Car vous êtes hommes, enfin, en même temps qu'artistes et partant vous êtes sujets à tous les besoins, subissez toutes les lois d'humanité que subissent les autres créatures.

La profession d'artiste — telle qu'on l'entendait précédemment — est devenue impossible, et il faut en prendre son parti. D'ailleurs, le cas ne se spécialise pas à la profession d'artiste. Bien d'autres professions se sont transformées. D'aucunes sont irrémédiablement mortes, et ce sont *précisément celles qui n'ont pas consenti*

à se transformer. C'est notre vanité qui a tué l'art qui ne s'accommode que de modestie, de religion et de générosité. L'art meurt d'une soif impure de renommée et d'argent, et nous qui sommes ses prêtres ne trouvons rien de mieux à faire que de nous entre-dévorés.

Moi je sais qu'au lieu de l'accueil joyeux que vous seriez en droit d'attendre de vos frères — une pareille joie, entière et béate, éclate en les maisons religieuses chaque fois qu'une nouvelle existence se voue à Dieu, — vous lirez dans les yeux des uns la pitié d'encore un qui se voue à la gêne; dans les yeux des autres un regard sec, agressif et haineux d'encore un qui grossit la ruée déjà si considérable des mâchoires tendues vers l'écuelle où eux-mêmes ne trouvent plus de quoi se nourrir. C'est que la misère a fait que le monde des meilleurs est devenu le monde des pires. C'est l'œuvre maudite de la faim et des ventres qui hurlent. C'est notre propre imprévoyance qui installa la misère parmi nous à la façon d'un cancer impitoyable et il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à nous laisser ronger jusqu'au dernier.

(A suivre.)

HENRY VAN DE VELDE

Correspondance inédite de Richard Wagner.

La Nouvelle Presse de Vienne a publié dernièrement une série de lettres inédites adressées par Richard Wagner à la princesse de Metternich au sujet des représentations de *Tannhäuser* à l'Opéra. Elles précisent ce point : c'est bien à une cabale des amateurs de ballet qu'est dû l'insuccès de la partition du maître.

Ce passage d'une des lettres est caractéristique :

« J'avais pensé qu'il aurait suffi d'offrir dans mon ouvrage une scène de ballet vraiment originale et significative. Mais on me répond que cette scène venant au premier acte, comme l'exige le sujet, elle ne remédie à rien; car les abonnés sont habitués à ne venir au théâtre qu'au deuxième acte; on me conseille aujourd'hui de raccourcir cette scène parce que les amateurs de ballet ne la verraient quand même pas. Il faudra bien en passer par là, et le ministre me fait proposer d'autoriser la représentation d'un autre divertissement après *Tannhäuser*. Après tout, cela m'est assez indifférent; seulement, je ne puis m'empêcher de douter du caractère pratique de ce plan, car mon ouvrage dure de 8 heures à 11 3/4 heures. »

Il faut avouer qu'on a fait quelque progrès depuis. C'est consolant.

Toute cette correspondance est pleine de reconnaissance pour la généreuse initiative que prit M^{me} de Metternich, et si elle retrace les tracasseries imbéciles que le compositeur dut subir, elle montre aussi avec quelle sérénité il les supporta.

Ce passage de la dernière lettre est à retenir :

« Si je voulais me prévaloir de l'accueil bienveillant du grand public pour maintenir mon œuvre au répertoire contre l'opposition systématique de la partie la plus irritée des abonnés de l'Opéra, je vois bien que pour faire taire les manifestations troublantes de cette opposition, je ne pourrais compter que sur une intervention de Leurs Majestés, intervention qu'il ne peut me venir à l'esprit d'invoquer en faveur de mes intérêts personnels.

Loin de vouloir en appeler encore à l'appui qui m'a été si largement donné par Leurs Majestés, je laisse à un auteur français qui me succédera, le soin d'appeler l'attention de S. M. l'Empereur sur la réorganisation devenue nécessaire d'une institution

artistique excellente et unique en Europe, qui jadis, sous le nom d'Académie de musique, s'était élevée à un si haut degré d'importance pour l'art dramatique et, sous le règne de Napoléon I^{er}, a joué un rôle inoubliable en provoquant des œuvres impérissables telles que celles de Spontini, etc. »

Bibliothèque de la « Société Nouvelle »

Stéphane Mallarmé, par CAMILLE MAUCLAIR. — **L'Eau et le Vin**, par HENRY MAUBEL.

La Société nouvelle a publié, ces derniers temps, deux tirés à part. Le premier de M. Camille Mauclair; le second de M. Henry Maubel.

Dans *Stéphane Mallarmé*, M. Camille Mauclair fixe les caractéristiques de l'artiste le plus haut peut-être de ce siècle. Il étudie la vénération de Mallarmé pour l'art, le respect indicible et comme craintif jusques au silence, parfois, que le maître garde vis-à-vis du verbe, l'isolement fier que maintient autour de lui la rareté de son œuvre, la supériorité de ses idées, la quintessence de son savoir. Puis vient l'analyse des différents poèmes, des phases variées de sa toujours unique ardeur vers la beauté, en un mot, de sa vie d'esprit.

L'écrit de M. Camille Mauclair qui est un intégral hommage, adopte un style magnifique, adéquat et digne de celui qu'il célèbre.

L'Eau et le Vin de M. Henry Maubel est une merveille. La pièce est loin d'être ce qu'on appelle scénique, mais qu'importe. Rarement plus haut et nourri dialogue n'a été écrit que celui qui lie les paroles de M. l'abbé Jacquelin et de Madeleine Desclères. Ce serait une étude appuyée qu'il lui faudrait consacrer.

Le troisième acte de *L'Eau et le Vin* arrivant en coup de foudre après cet entretien si beau, si clair, si rayonnant d'âme, acquiert une force dramatique profonde.

L'Eau et le Vin, que nous devons nous contenter de signaler, prend place parmi les plus superbes œuvres que la littérature belge ait produites.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Musique.

La Damoiselle élue, poème lyrique d'après D.-G. Rossetti, par CLAUDE-A. DEBUSSY (traduction française de Gabriel Sarrazin), partition chant et piano réduite par l'auteur; Paris, librairie de l'Art indépendant, rue de la Chaussée-d'Antin, 11. — *Quatre-vingts solfèges progressifs pour l'étude élémentaire de la lecture musicale et les premiers développements du goût et du style*, par ADOLPHE SAMUEL; Paris, Paul Dupont, rue du Bouloir, 4. — Six mélodies pour chant et piano par ADOLPHE SAMUEL : *O Bien-aimée* (Ant. Cros), *Je pense à toi* (Goethe), *Chant de mai* (Goethe), *Ici-bas* (Sully-Prudhomme), *Vieille chanson* (Heine), *Extase* (Victor Hugo); Paris, Paul Dupont. — *Pièces symphoniques* (n° 1 *Parade*, n° 2 *Apparition*), par G. DE KERVÉGUEN, partition d'orchestre; Paris, Le Beau, rue Saint-Augustin, 11. — *Deux menuets* pour flûte, cor et instruments à cordes (n° 1 *Menuet tendre*, n° 2 *Menuet pompeux*), partition d'orchestre, par G. DE KERVÉGUEN; Paris, Le Beau. — *Trois lieder* pour une voix avec accompagnement de piano, sur des poésies allemandes de Henri Heine, traduction française de